

D  
A  
N  
I  
E  
L

S  
E  
R  
N  
I  
N  
E

CHRONOREG



Extra de la publication



## À PROPOS DE *CHRONOREG*...

1994 — PRIX AURORA DU MEILLEUR LIVRE

« *CHRONOREG* [...] C'EST DÉFINITIVEMENT  
POUR ADULTES. NI LES SUJETS NI LE TRAITE-  
MENT NE SONT POUR LES ÂMES SENSIBLES  
EN MAL D'ÉVASION BUCOLIQUE. »

***SRC – Demain la veille***

« UN ROMAN MAGISTRALEMENT ÉCRIT,  
MÊLANT L'AMOUR, LA MORT ET LES  
OBSÉDANTES CONTRAINTES TEMPORELLES. »

***Fugue***

« UNE INTRIGUE CAPTIVANTE, REMPLIE DE  
SURPRISES ET D'ÉMOTIONS, UN VASTE CRI  
DE DOULEUR FACE À NOTRE MONDE  
DÉSHUMANISÉ, POLLUÉ, VIOLENT [...]»  
UN ROMAN QU'IL FAUT ABSOLUMENT LIRE. »

***Samizdat***

« UN ROMAN OÙ LE RYTHME FURIEUX ET LES  
ALTÉRITÉS TEMPORELLES INDUITES PAR DES  
DROGUES PLONGENT LE LECTEUR DANS UN  
VOYAGE INFERNAL MENANT AU-DELÀ DU  
POINT DE NON-RETOUR. »

***The New York Review of Science Fiction***

« C'EST GÉNIAL ! UNE ÉCRITURE TRÈS  
VISUELLE AU TON RAPIDE ET DIRECT. »

*Montréal Campus*

« UNE ŒUVRE IMPORTANTE EN RAISON  
DE L'AUDACE DONT L'AUTEUR FAIT PREUVE  
DANS LA REPRÉSENTATION POLITIQUE  
DU QUÉBEC AU DÉBUT DU XXI<sup>E</sup> SIÈCLE  
ET DANS SA DÉCISION DE FAIRE DE SON  
PERSONNAGE CENTRAL UN MILITAIRE QUI  
ASSUME PLEINEMENT SON HOMOSEXUALITÉ. »

*Lettres québécoises*

« *CHRONOREG* EST UN ROMAN AUDACIEUX  
TANT DU POINT DE VUE LITTÉRAIRE QUE PAR  
LES SUJETS QU'IL ABORDE [...] UN EXCELLENT  
ROMAN DE SCIENCE-FICTION QUI TIENT SES  
LECTEURS EN HALEINE DU DÉBUT À LA FIN. »

*Solaris*

« *CHRONOREG* EST UN ROMAN DE GUERRE ET  
D'ESPIONNAGE, DE FEU ET DE SANG, DE  
DÉRIVE TEMPORELLE ET PSYCHOLOGIQUE.  
SERNINE EXPLORE LES PARADOXES DU TEMPS  
ET DU DÉSIR [...] UN ROMAN SUR LA VIO-  
LENCE ET LE VOYEURISME MODERNE. »

*imagine...*

# CHRONOREG

## DU MÊME AUTEUR

(Seuls sont énumérés les livres pour adultes)

- Les Contes de l'ombre*. Recueil. (épuisé)  
Montréal: Sélect, 1979.
- Légendes du vieux manoir*. Recueil. (épuisé)  
Montréal: Sélect, 1979.
- Le Vieil Homme et l'espace*. Recueil. (épuisé)  
Longueuil: Le Préambule, Chroniques du futur 4, 1981.
- Quand vient la nuit*. Recueil. (épuisé)  
Longueuil: Le Préambule, Chroniques de l'au-delà 1, 1983.
- Les Méandres du temps*. Roman. (épuisé)  
Longueuil: Le Préambule, Chroniques du futur 6, 1983.
- Aurores boréales 2*. Collectif présenté par l'auteur. (épuisé)  
Longueuil: Le Préambule, Chroniques du futur 9, 1985.
- Nuits blêmes*. Recueil.  
Montréal: XYZ, L'Ère nouvelle, 1990.
- Boulevard des Étoiles*. Recueil.  
Montréal: Publications Ianus, 1991.
- Boulevard des Étoiles 2 – À la recherche de monsieur Goodtheim*. Recueil.  
Montréal: Publications Ianus, 1991.  
Reprise des deux précédents titres en un seul volume:  
*Boulevard des Étoiles*. Recueil.  
Amiens: Encrage, Lettres SF 9, 1998.
- Chronoreg*. Roman.  
Montréal: Québec/Amérique, Littérature d'Amérique, 1992.  
Beauport: Alire, Romans 026, 1999.
- Manuscrit trouvé dans un secrétaire*. Roman.  
Saint-Laurent: Pierre Tisseyre, 1994.
- Sur la scène des siècles*. Recueil.  
Montréal: Publications Ianus, 1995.
- Maure à Venise*. Recueil.  
Gatineau: Vents d'Ouest, Rafales, 2005.
- « LA SUITE DU TEMPS »
1. *Les Méandres du temps*. Roman.  
Lévis: Alire, Romans 077, 2004.
  2. *Les Archipels du temps*. Roman.  
Lévis: Alire, Romans 087, 2005.
  3. *Les Écueils du temps*. Roman.  
Lévis: Alire, Romans 115, 2008.

# CHRONOREG

DANIEL SERNINE



Extrait de la publication

Illustration de couverture : JEAN-PIERRE NORMAND

Photographie : DAVID SIMARD

Distributeurs exclusifs :

Canada et États-Unis :

**Messageries ADP**

2315, rue de la Province,  
Longueuil (Québec) Canada  
J4G 1G4  
Téléphone : 450-640-1237  
Télécopieur : 450-674-6237

France et autres pays :

**Interforum editis**

Immeuble Paryseine, 3,  
Allée de la Seine, 94854 Ivry Cedex  
Tél. : 33 (0) 4 49 59 11 56/91  
Télécopieur : 33 (0) 1 49 59 11 33  
Service commande France Métropolitaine  
Tél. : 33 (0) 2 38 32 71 00  
Télécopieur : 33 (0) 2 38 32 71 28  
Service commandes Export-DOM-TOM  
Télécopieur : 33 (0) 2 38 32 78 86  
Internet : [www.interforum.fr](http://www.interforum.fr)  
Courriel : [cdes-export@interforum.fr](mailto:cdes-export@interforum.fr)

Suisse :

**Interforum editis Suisse**

Case postale 69 – CH 1701 Fribourg – Suisse  
Téléphone : 41 (0) 26 460 80 60  
Télécopieur : 41 (0) 26 460 80 68  
Internet : [www.interforumsuisse.ch](http://www.interforumsuisse.ch)  
Courriel : [office@interforumsuisse.ch](mailto:office@interforumsuisse.ch)

Distributeur : OLS S.A.

ZI. 3, Corminboeuf  
Case postale 1061 – CH 1701 Fribourg – Suisse  
Commandes :  
Tél. : 41 (0) 26 467 53 33  
Télécopieur : 41 (0) 26 467 55 66  
Internet : [www.olf.ch](http://www.olf.ch)  
Courriel : [information@olf.ch](mailto:information@olf.ch)

Belgique et Luxembourg :

**Interforum editis Benelux S.A.**

Boulevard de l'Europe 117, B-1301 Wavre – Belgique  
Tél. : 32 (0) 10 42 03 20  
Télécopieur : 32 (0) 10 41 20 24  
Internet : [www.interforum.be](http://www.interforum.be)  
Courriel : [info@interforum.be](mailto:info@interforum.be)

Pour toute information supplémentaire

**LES ÉDITIONS ALIRE INC.**

C. P. 67, Succ. B, Québec (Qc) Canada G1K 7A1

Tél. : 418-835-4441 Fax : 418-838-4443

Courriel : [info@alire.com](mailto:info@alire.com)

Internet : [www.alire.com](http://www.alire.com)

Les Éditions Alire inc. bénéficient des programmes d'aide à l'édition de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC), du Conseil des Arts du Canada (CAC) et reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ) pour leurs activités d'édition. Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion Sodec.

**TOUS DROITS DE TRADUCTION, DE REPRODUCTION  
ET D'ADAPTATION RÉSERVÉS**

Dépôt légal : 3<sup>e</sup> trimestre 1999  
Bibliothèque nationale du Québec  
Bibliothèque nationale du Canada

© 1999 ÉDITIONS ALIRE INC. & DANIEL SERLINE

10 9 8 7 6 5 4 3<sup>e</sup> MILLE



# TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos . . . . .	IX
Première partie . . . . .	1
Deuxième partie . . . . .	77
Troisième partie . . . . .	145
Quatrième partie . . . . .	241
Cinquième partie . . . . .	327
Épilogue . . . . .	459

## REPÈRES BIBLIOGRAPHIQUES

La première version de ce roman est parue en 1992 aux Éditions Québec/Amérique, coll. Littérature d'Amérique. La présente édition propose une nouvelle version corrigée et mise à jour qui en constitue la version définitive.

# Avant-propos

Uchronie.

Le mot, erronément calqué sur « utopie », désigne un sous-genre de la science-fiction qui met en scène une Histoire imaginaire, une chronologie imaginaire de l'humanité, comme l'utopie mettait en scène un lieu ou une société imaginaires.

Les amateurs de science-fiction connaissent le concept, et je ne ressentirais pas le besoin de l'expliquer (brièvement, qu'on se rassure) si la réaction de certains critiques littéraires généralistes à la première édition de *Chronoreg* n'avait trahi une ignorance du genre.

En anglais, on parle d'*alternate history* ou d'*alternate worlds*, les mondes alternatifs. L'une des premières œuvres de science-fiction à explorer ce sous-genre a été *Lest Darkness Fall* (1939), roman dans lequel L. Sprague de Camp transporte un de ses contemporains à la fin de l'Empire romain, où la diffusion de ses connaissances techniques et scientifiques évitait à l'humanité les mille ans d'obscurantisme du Moyen Âge. Depuis, maints auteurs de science-fiction (dont Anderson, Dick, Silverberg, Gibson et Sterling) et certains auteurs de littérature générale (je pense à Len Deighton avec *SS-GB*, traduit dans cette même collection) se sont adonnés à ce fascinant exercice qui consiste à imaginer comment aurait tourné l'Histoire de l'humanité si, à un moment clé, un événement crucial s'était déroulé autrement.

Dans le monde alternatif de *Chronoreg*, ainsi qu'on s'en rendra compte rapidement, le Québec est devenu un État souverain vers la fin du vingtième siècle, tandis que l'Union soviétique et ses pays satellites n'ont pas connu l'effondrement que l'on sait.

La science-fiction ne prétend pas formuler des prophéties. Elle se livre simplement à l'exercice de base de l'imagination, celui qui consiste à énoncer des questions commençant par «Et si...?».

# PREMIÈRE PARTIE

## 1

Trois hélicoptères survolent le village à basse altitude. Dans le battement sourd des rotors, trois ombres massives glissent sur les façades.

Lorsque les vitrines de la taverne cessent de vibrer, le temps s'arrête de nouveau et il n'y a plus de mouvement que celui des ventilateurs au plafond. Denis Blackburn se tourne, lève ses verres fumés. D'une poche intérieure il sort un sachet transparent dont il verse le contenu dans sa paume. Douze capsules bleutées ; il les a souvent regardées depuis hier.

Un narcotrafiquant descendait de l'avion de Miami. On l'a repéré et, au comptoir de la douane, on a cassé sa valise pour en ouvrir le double fond. L'Étatsunien a voulu s'enfuir avec une poignée de sachets, il y a eu bousculade, on l'a plaqué au mur. Blackburn a vu un douanier ramasser un sachet tombé à l'écart et le mettre dans sa poche. « Chronoreg », a compris Blackburn parmi les éclats de l'altercation. Il a saisi le douanier par le bras et l'a tiré à l'écart, fermement, à la faveur de la pagaille.

— Sept cents dollars U.S., a-t-il prononcé à voix basse.

Le fonctionnaire a vite compris la situation, jaugeant d'un regard le visage déterminé de Blackburn,

les yeux sans douceur, le complet trop strict pour être celui d'un simple touriste. Et la poigne qui ne quittait pas son bras, faisant même mine de le ramener vers le cercle agité des policiers et des officiers.

— Mille.

— Tu as du front ! Huit cents.

Dans la cohue de l'aérogare, l'échange s'est fait prestement, inaperçu.

Chronoreg : retour vers le passé. Est-ce un mythe, un racontar, une gigantesque fraude ? Il n'y a qu'un moyen de savoir : la capsule passe avec une gorgée de bière tiède, sans même que Blackburn la sente.



La veille, à l'aube.

À l'aéroport international Benito Juarez, l'épouvantable cohue de l'aérogare lui offrait un aperçu de la métropole mexicaine et il espérait ne pas en avoir d'autre. La baie vitrée lui donnait vue sur l'immense nappe de brume sèche qui recouvrait la cité.

Vingt-six millions d'habitants.

Ce jour-là encore, des milliers de citadins et de nouveau-nés mourraient étouffés. Un chiffre dont on ne s'alarmait plus depuis les canicules meurtrières cinq ans plus tôt, alors qu'avaient péri, certains jours, des dizaines de milliers de mouches humaines.

Des grappes de mouches, grouillant à perte de vue sur des centaines de kilomètres carrés, c'est ainsi que Blackburn les avait imaginés tandis que l'avion de ligne survolait en chute contrôlée l'inférieure métropole.

Son cerveau un peu rajusté par le café, l'homme se dirigea vers une cabine vidéophonique, sans oublier son attaché-case – l'habit qui faisait le moine, l'accessoire qui faisait le courrier. À cette heure, à l'aurore, le consulat ne serait pas ouvert, mais Blackburn laisserait un message. « Courrier diplomatique, pour madame la

consule. Serai au consulat dès l'ouverture. Dois rencontrer Danielle Perrier en personne.»

C'est après son appel, en route vers la porte 122 pour sa correspondance, que Blackburn fut témoin de l'arrestation du narcotrafiquant de Miami.



— ¿Cerveza? ¿Cerveza?

Le tenancier et les chants plaintifs d'une radio ramènent Blackburn à la réalité de la taverne. Au fond de la salle, une antique machine distributrice, dont le circuit réfrigérant se remet en marche aux quarts d'heure, proclame Tapio Cola en lettres rouges et brunes.

Blackburn est bien de retour à Comitán, dans l'instant présent. Aucun moyen de savoir combien de temps s'est passé. Dehors, les façades sont toujours aussi éblouissantes ; la chaleur semble avoir augmenté, si c'est possible.

Deux camionnettes de l'armée régulière passent en soulevant la poussière de la rue ; leurs lignes inspirées par l'aérodynamisme étaient modernes vingt ans plus tôt.

Blackburn a dû faire un signe d'assentiment au tenancier car un nouveau bock de Carta Blanca se retrouve devant lui.

Pellagro n'est pas encore revenu ; peut-être Blackburn a-t-il eu tort de lui faire confiance, il a l'air d'un opportuniste de la pire espèce. Blackburn, de son côté, n'a guère eu de succès : les villageois, indiens en bonne partie, doivent le prendre pour un informateur de l'armée, chargé de repérer ceux qui collaboraient avec les rebelles.

Il ressort son sachet de plastique, prend entre ses doigts une deuxième capsule bleutée. On raconte que des doses massives de chronoreg pur ont déjà **physiquement** ramené quelqu'un dans le temps. Il faut être sérieusement parti pour croire cela.

Mais que risque Blackburn – à part une embolie cérébrale ?



Hier matin.

Sous un ciel blanc dont la luminosité blessait les yeux, Vera Cruz était une étuve. À chaque pas, l'asphalte semblait vouloir vous arracher vos chaussures. Dans le consulat, la climatisation même partielle s'avérait une bénédiction. Blackburn attendit en silence tandis que la consule examinait et contrôlait ses pièces d'identité, puis ouvrait l'attaché-case pour en étudier le contenu.

— Je ne comprends pas, fit-elle enfin à mi-voix. Il n'y a rien de crucial là-dedans, même rien d'important.

Elle leva vers le militaire des yeux au regard pénétrant :

— D'habitude, lorsqu'ils emploient un courrier nouveau pour qu'il ne soit pas identifié, c'est qu'ils ont des documents d'une importance critique à faire voyager.

— C'est moi qui ai demandé ce travail de courrier, et pour un seul aller-retour. J'avais à faire ce voyage, c'était urgent. C'est le moyen que j'ai trouvé. Ils me devaient une rétribution... une récompense... et j'ai exigé ce voyage.

— Vous avez des amis influents, commandant Blackburn, observa Danielle Perrier en dissimulant de son mieux l'irritation qu'elle devait éprouver.

Il lui tendit le minicédé portant ses lettres de référence ; Danielle Perrier l'inséra dans le lecteur d'un micrord.

— Vous avez pris connaissance de cette lettre du ministre ? lui demanda-t-elle après un moment.

— Je n'ai pas lu le texte.

Elle le dévisagea :

— Le ministre me demande de vous aider dans vos recherches comme je l'aiderais lui-même s'il venait en



personne dans pareilles circonstances. Pour vous endosser de façon si entière, il devait vraiment vous devoir gros.

— Son collègue de la Défense me devait très gros.

*Et maintenant, c'est moi qui leur dois gros. Encore une fois. Pourvu que je ne fasse pas tout cela pour rien.*

— Alors, parlez-moi de cette démarche, dit Danielle Perrier en s'adossant dans son fauteuil. Vous recherchez une personne, si je comprends bien ?



De retour au présent.

Quelqu'un vient d'éteindre la radio, au moment où la patrouille est entrée dans la taverne pour un contrôle d'identité. Pendant que ses hommes interpellent les autres clients, un officier s'approche de Blackburn, que son complet vert clair pas trop défraîchi désigne comme un citadin et presque sûrement un étranger. Il prend son passeport, le minicédé portant ses lettres de référence, et va consulter un micrord dans l'une des camionnettes. Après quelques minutes à pianoter sur le clavier et à scruter un écran fatigué, il vient remettre ses documents à Blackburn. Il semble plus réservé qu'impressionné, se demandant ce que vient faire ici cet attaché militaire d'un consulat, et surtout quelle position affiche son gouvernement ; la prudence et la discrétion semblent indiquées.

Les soldats partent avec deux Mexicains dont les papiers n'étaient pas en règle. Avec leur arrestation, Blackburn sent monter d'un cran l'hostilité des autres clients de la taverne, heureusement peu nombreux. Comment peuvent-ils croire, maintenant, que ses questions de tout à l'heure étaient innocentes et sincères ? Et Pellagro qui ne se pointe toujours pas ! Aurait-il éprouvé des ennuis ?

Un peu de la chaleur de la rue est entrée chaque fois que s'ouvrait la porte, et Blackburn n'ose imaginer

quel four ce doit être désormais, sous l'implacable soleil. La glacière de Tapio Cola ronronne presque sans arrêt, maintenant. Dans la paume de Blackburn, les capsules de chronoreg ont l'air de gouttes glacées, translucides et bleutées, de cette glace qui fige le temps et restitue le passé.



La veille.

Le señor Iturros, à la salle des nouvelles de Prensa Latina, se montra bien disposé mais il était si affairé qu'il semblait oublier la présence de Blackburn, sinon sa requête, durant des demi-heures entières.

L'après-midi s'allongeait. Iturros interrogeait certains de ses journalistes, lorsqu'il les avait au bout du fil, sur un étranger du nom de Bouliane qu'ils auraient pu rencontrer dans la zone de combat – Blackburn avait apporté un jeu de photos et leur fichier numérique. Mais les correspondants les mieux placés pour répondre, ceux qui se trouvaient en territoire disputé, Iturros ne pouvait les joindre, il devait attendre leur appel.

Transpirant parmi les journalistes en sueur, Blackburn s'immergeait dans l'actualité centraméricaine. Sur les divers écrans passaient et repassaient des séquences filmées dont on faisait le montage pour les actualités de vingt heures. Les bourgeois des cités mexicaines auraient même droit, ce soir, à la guérilla dans leur salon : une équipe de reportage holo était parvenue sur place, à San Gil de Lacantum, en pleine zone contrôlée par les rebelles, et transmettait à l'instant un holofilm à l'agence. Dix ans plus tôt, pareil équipement aurait occupé un studio entier ; maintenant il était portatif et produisait des images en couleurs réelles.

La rumeur voulait – et c'est ce qui excitait toute la salle des nouvelles – que les guérilleros se préparaient, dès cette nuit ou la prochaine, à investir Comitan. Cette petite ville commandait la route principale de l'État ; une majorité de la population y était zapatiste.

C'est là que se trouvait Sébastien, à San Gil de Lacantum; la consule Perrier avait pu l'établir avec une quasi-certitude. Blackburn regarda l'holofilm, autant de fois que le repassèrent les monteurs. Il détailla chaque rebelle qu'on pouvait apercevoir, mais aucun n'était Sébastien. Toutefois cela lui donna l'idée d'examiner le film des reportages antérieurs sur cette région et sa guérilla. Depuis des semaines, des mois peut-être, que Sébastien s'était joint à leur camp, il y avait de bonnes chances qu'un reporter l'ait filmé par hasard.

On mena Blackburn à la salle des archives. Il n'avait pas eu tort. Sébastien était là, son image réduite à un motif d'aimantations rémanentes sur une bande magnétoscopique. D'après la vignette autocollante, le reportage remontait à plus d'un mois, dans la région d'Usumacinta, à la frontière guatémaltèque. On l'apercevait au second plan d'un groupe de rebelles au repos, dont quelques-uns n'étaient manifestement pas du type indien ou latino-américain. De jeunes internationalistes, reporters ou coopérants d'organismes internationaux, séduits par une cause juste et la perspective d'une vie aventureuse.

Imbéciles.



Comitan, où se trouve maintenant Blackburn, n'est en somme qu'un gros village, et les bâtisses de sa rue principale ne comptent guère que deux ou trois étages. Blanches. Disparates. Avec les enseignes vétustes et les poteaux obliques du téléphone. Et les vieilles distributrices de Tapio Cola.

Elle est loin, l'Eldorado des légendes, la Cité de l'Homme Doré, rêvée par les aventuriers délirant sous le soleil, étouffant dans la moiteur des jungles. Rêvée? Ne se dresse-t-elle pas encore, dans les montagnes de Colombie ou sur le plateau des Guyanes, recelant toujours le trésor caché des Incas? Deux ou trois mille kilomètres, à vol de condor: c'est tout près. Il semble à

Blackburn qu'il l'a déjà aperçue, il ne sait dans quelle vie antérieure ou dans quel rêve récent.

Une rafale de mitraillette éclate à quelque distance. Blackburn se raidit, instantanément ramené au moment présent. Mais les coups de feu n'ont pas de suite : quelque soldat nerveux aura tiré en l'air parce qu'un civil interpellé n'obtempérait pas assez vite.

Blackburn considère les capsules bleutées, dans leur sachet transparent. Il ne les cache plus, elles sont sur le comptoir, et le tenancier doit les avoir vues sans soupçonner ce qu'elles sont. Peut-on avoir entendu parler du chronoreg, dans ce bled ? Seuls les riches, dans leurs villégiatures du Pacifique et du Yucatán, peuvent s'en offrir ; ce sont eux que venait tondre le narcotrafiquant de Miami, par fournisseurs interposés.

Chronoreg. Sa réputation est surfaite : jusqu'ici Blackburn n'a eu que des flashbacks, des retours de souvenirs. Des événements très récents, tirés de sa propre mémoire, sans rien qui les distinguât sauf leur précision cinématographique, comme dans un rêve. Or ce n'est pas dans son passé récent à lui que Blackburn veut retourner. C'est dans celui de Sébastien, dans celui de ce bled : hier, avant la bataille.

Peut-être qu'en prenant deux ou trois capsules à la fois ?



— Votre invitation, je vous prie, demanda l'automate. Bienvenue, madame la consule.

C'est ainsi que Blackburn fut accueilli à la réception, hier, par un robot à forme humaine qui avait manifestement un lecteur optique à la place d'un œil, et une banque préétablie de paroles. Le carton d'invitation, c'était celui de Danielle Perrier ; elle le lui avait envoyé à son hôtel avec un mot le priant de la rejoindre à cette réception, où elle irait en fin de soirée avec des résultats concrets en rapport avec son enquête.

La réception au consulat japonais était prétexte à une démonstration des plus récents robots domestiques nippons, du portier programmable au steward stylé. Leur visage était parfait, quoique leur jeu d'expressions fût limité ; leurs quelques gestes étaient au point. Leur locomotion était assurée par les roulettes de leurs pieds, mais des tiges sous leur pantalon ample créaient l'illusion d'une marche à petits pas. Plus tard dans la soirée, des invités éméchés s'amuseraient à leur faire des crocs-en-jambe.

Blackburn prit une coupe sur le plateau que présentait un automate et se mit à la recherche de Danielle Perrier. Sur un vaste patio attenant à la villa, cinq femmes se pavanaient ; l'une d'elles était l'épouse américano-japonaise de l'ambassadeur. L'accompagnaient quatre femmes de son type, maquillées pour lui ressembler et vêtues de tons complémentaires. Les cinq tenaient en laisse cinq clones d'un même lévrier afghan, reconnaissables à la pointe sombre des poils de leur tête.

Toutefois Blackburn ne s'y intéressa guère, sachant qu'une offensive majeure était prévue pour cette nuit même dans la région de Comitán, où Sébastien se trouvait sans doute. Impossible de se rendre là-bas : tout l'État du Chiapas se trouvait sous la loi martiale et les déplacements étaient sévèrement restreints.

Dans l'une des pièces de la villa, un holoiseur était branché et l'heure des actualités se prolongeait en raison d'un reportage spécial ; quelques invités regardaient en silence. Blackburn, entré sans savoir, comprit vite la gravité du moment. L'annonceur, lançant des regards inquiets à son réalisateur hors champ, tentait de rétablir la communication avec un reporter sur place.

Soudain l'holovision surgit dans la tête même de Blackburn, comme un arc électrique saute d'une borne à l'autre. Le tir fulgurant des canons laser, l'intense et bref bourdonnement qui l'accompagnait, crispant tout le corps comme l'aurait fait une secousse galvanique, l'inextricable confusion sonore faite d'explosions, de détonations, de rafales, moteurs de camions emballés,

grondement des chars d'assaut et vacarme de leurs chenilles, cohue de cris et d'appels...

Blackburn recula, la tête entre les mains, tandis qu'une présence, tel un appel déchirant, dominait toute la vision : *Sébastien !* Mais la scène, chassée de son cerveau, refusait de disparaître : elle se jouait devant lui, maintenant, entre les plateaux massifs de l'holoviseur. Le reporter, éclairé par un projecteur, illuminé de l'arrière par le tir intermittent des canons laser, criait dans son micro devant des caméras enfin stabilisées. Il se trouvait à Comitán, où les forces gouvernementales essayaient de repousser l'assaut zapatiste, grossi par des insurgés de la ville même et des sections internationales de jeunes révolutionnaires.

*Sébastien !*

L'issue des combats était encore incertaine, l'armée forte de ses blindés étatsuniens équipés de lasers, les rebelles avantagés par leur mobilité et leur nombre. À chaque explosion proche, le reporter se transformait en une silhouette indécise, translucide, parcourue de scintillements irisés. Il y eut un éclair orangé : le reporter se pencha, rentrant la tête entre les épaules, les mains sur les oreilles. Puis, un tourbillon de fumée le masquant à demi, il remonta sur son nez un foulard qu'il portait au cou. Agitant la main qui tenait encore son micro, il fit signe aux caméras d'interrompre.

L'annonceur des actualités succéda au reporter affolé. Blackburn battit en retraite, s'adossa au mur à l'extérieur du salon.

— Ça ne va pas ? s'inquiéta une femme sortie sur ses talons. Vous êtes pâle comme un linge.

Il secoua la tête, tant en signe de dénégation que pour chasser le malaise qui écartelait ses neurones.

— Ce n'est rien, ça m'est déjà arrivé.

Que ce fût déjà arrivé n'enlevait rien au sérieux de cette attaque-ci. Une véritable attaque, oui, comme une agression de son esprit par des images violentes, des sensations... venues autrement que par ses sens.

— Vous êtes le commandant Blackburn ?

Il se redressa. Qui était-elle, cette belle inconnue qui savait son nom ? Son teint et ses cheveux semblaient nettement latino-américains, avec une trace apparente de sang indien, mais son accent était indéfinissable, et ses yeux d'un gris vert trop pâle pour passer inaperçus. Elle venait de poser les doigts sur ses tempes à lui, comme dans l'espoir de le soulager d'un mal de tête. Il eut la vision fugitive d'une cité haut perchée, inondée de soleil, blanche et or sur un socle de verdure : Eldorado, légendaire, impérissable...

— Lavilia Carlis. Je suis une amie de Danielle Perrier.

Interloqué, il serra brièvement la main qu'elle lui tendait maintenant. Il en garda une sensation quasi érotique qui, en d'autres circonstances, l'aurait troublé.

— Elle est ici ? Danielle Perrier ?

— Elle est en conversation avec un ministre. Elle vous rejoindra dès que possible. Vous devriez prendre l'air sur la terrasse. On y sent un vent de mer qui est presque frais.

La porte-fenêtre était proche ; Blackburn ne se fit pas prier.

— Danielle travaille le ministre et son chef de cabinet depuis une heure déjà.

— Elle vous a parlé de mes démarches ?

— Oui, nous avons dîné ensemble. C'est moi qui l'ai... mise en contact avec l'attaché du ministre.

Il l'observait, élégante et discrète, son nez aquilin enlevant toute banalité à sa beauté. Qui pouvait-elle être, avec cet accent qui, somme toute, était une absence d'accent, et ce nom évoquant vingt nationalités différentes ? Elle semblait à son aise dans pareille réception, en tout cas.

— Je suis curieuse, commandant. Qu'est-ce qui vous a fait penser que votre ami était soudain en danger ?

— Une zone de guérilla est rarement de tout repos.

— Oui, mais il s'y trouve depuis des mois. Même en tant que journaliste, il courait des risques en allant là-bas.

— Il y a longtemps que ses amis et sa famille tentent de le ramener à la raison. Il n'est pas fait pour la guerre.

— Et le danger est plus grand avec cette nouvelle campagne de la guérilla.

Qu'est-ce qui le retenait de la quitter comme une importune ? Elle insistait, et pourtant il ne sentait pas une intrusion. Son charme relevait de la mise en confiance plutôt que de la provocation. Même avec Danielle Perrier, pourtant sa concitoyenne, il était resté réservé plus longtemps.

— Les nouvelles de cette offensive ne me sont venues qu'aujourd'hui. Non, ce n'est pas ça.

— Une prémonition, alors.

Elle le fixait de ses yeux clairs, et ce n'était même pas une question, elle semblait sûre de la réponse.

— Appelons ça un pressentiment.

— Vous êtes prudent : c'est un mot que la plupart des gens emploient pour désigner une intuition, guère plus.

Il croyait sentir un effleurement... sur son esprit. Comme la pression d'un contact, d'un essai de contact.

— Tout à l'heure, devant l'holovision, c'est ce qui vous est arrivé ? Une prémonition ?

— Des images, des sons. Un... un appel. Comme si je me trouvais sur place.

— Voyance. Cela vous était arrivé auparavant ?

— Voilà trois semaines. Et, encore, avant-hier.

— Les mêmes images ?

— Exactement les mêmes.

Il se retira mentalement, se ferma à cette interlocutrice qui lui avait enlevé toute prudence.

— Vous étudiez ces phénomènes ? demanda-t-il sur le ton presque hostile d'un homme qui défierait quiconque de se moquer.

— Moi aussi je les vis. Parfois.

Doucement, elle parlait. Ignorant délibérément sa méfiance.

— J'ai senti votre désarroi, tout à l'heure dans le salon. Je sais ce que c'est.

Il s'apaisa. Mais il ne quitterait plus sa réserve.

À ce moment, Danielle Perrier parut sur la terrasse.



— Je vois que vous vous êtes trouvés, commenta-t-elle en regardant Lavilia Carlis.

Puis, s'adressant à Blackburn :

— Le ministre de l'Intérieur nous autorise à aller dans le Chiapas. Nous aurons les laissez-passer demain matin.

Un rugissement aigu s'impose peu à peu, noyant la conversation des personnages.

— ... reconnu sur un reportage vidéo... quelques semaines...

Une vibration s'empare des baies vitrées, des verres sur les tables, des bouteilles. Le rugissement devient grondement, tel celui du tonnerre, mais régulier et croissant rapidement.

— ... nous rendre d'abord à San Cristobal de Las Casas... Comitan se trouve à une centaine de kilomètres de là...

Les tables, la glacière de Tapio Cola et les stores de la taverne se matérialisent au moment où le grondement atteint son paroxysme. La vitrine portant le mot *taberna* s'effondre en cascade ; le patron vocifère en serrant les poings sur ses tempes. À travers les stores verticaux dont l'angle d'ouverture est favorable, on voit deux chasseurs s'éloigner en survolant la rue principale à basse altitude, secouant les antennes paraboliques dans l'ouragan de leur passage.

Il y a une main sur le bras de Blackburn, et elle le secoue de nouveau dès que le vacarme est éteint.

— Señor. Señor Blackburn.

Il tourne la tête, se retrouve face à un visage qui reste flou un instant, puis se précise lorsque ses pupilles réagissent. Il lui faut encore un moment pour reconnaître Pellagro, le journaliste de l'*Excelsior* qui les a aidés dans leurs recherches, ici, à Comitan.

Blackburn cherche en vain à renouer avec la réception d'hier au consulat, la musique feutrée de l'orchestre, le punch fruité et grisant, les fragrances suaves du jardin, le visage envoûtant de Lavilia. Mais Pellagro le

retient dans la réalité de l'instant présent, le presse de le suivre à l'extérieur.

La rue principale est un four, malgré que les rayons du soleil soient maintenant très obliques. Devant la taverne, la voiture de Pellagro, une tout-terrain marquée par dix ou quinze ans de service. Pellagro et Danielle Perrier sont allés chacun de leur côté, ce midi, suivant des pistes différentes ; Blackburn, pour sa part, devait questionner des villageois, sans s'éloigner de la taverne qui leur servirait de point de ralliement. Danielle a-t-elle eu quelque succès auprès des autorités militaires du village ? On doit avoir peu de temps à consacrer à une étrangère menant une enquête privée, fût-elle consule et munie d'un laissez-passer ministériel.

Pellagro, lui, semble avoir eu plus de succès mais il reste laconique, parlant d'une clinique ou d'un dispensaire géré par un médecin, aux limites du village, où les zapatistes se seraient repliés avant leur déroute finale.

Dans la rue, il faut contourner les restes de barricades et les décombres que des camions de l'armée équipés de versoirs ont sommairement déblayés. Partout, des traces d'incendie, des cratères d'obus, des impacts de balles sur les façades. La carcasse tordue d'un semi-blindé qui a explosé, son réservoir sans doute touché de plein fouet par le seul canon laser des insurgés. Au rez-de-chaussée de l'unique hôtel, un édifice remarquable par son style et sa hauteur, on s'affaire à extraire une jeep qui a défoncé façade et vitrine. Dans une rue transversale, un char d'assaut noirci, déboîté par une roquette dont la chaleur a littéralement fait fondre une partie du blindage.

Dans la cour de l'école, un hélicoptère en attente, ses rotors brassant l'air en d'épais sifflements. Sur des toits ou abrités derrière des sacs de sable, mortiers et lance-roquettes sont à l'affût, braqués vers le flanc verdoyant des montagnes.

Une succession de tableaux, de scènes, qui ne parviennent pas à s'imposer à Blackburn comme étant la réalité, celle du moment présent. La main dans sa poche, il sent entre ses doigts les petites capsules dans leur sachet : il n'en reste qu'une demi-douzaine. De temps à autre une image revient à Blackburn, aussi précise qu'un hologramme : le *Piper* prêté par un millionnaire ami de Lavilia Carlis, l'aurore dans un ciel limpide, teintant de rose le dessous de la couche nébuleuse, la piste de San Cristobal et son aérogare.

Un freinage ramène Blackburn à l'instant présent. Un barrage militaire, sur la route. Plus loin, deux maisons de ferme endommagées et une bâtisse sans style, vestige de quelque plan d'aide internationale. À quelque distance de là, la terre est dévastée autour des ruines fumantes d'un hangar et de quelques cabanes.

— C'est le monsieur dont je t'ai parlé, explique Pellagro à l'officier du barrage. Il a des documents.

Et Blackburn de montrer une fois de plus ses pièces d'identité, l'accréditation du consulat, le laissez-passer du ministre de l'Intérieur. Et d'expliquer : un jeune homme de bonne famille... S'est laissé entraîner... A peut-être participé aux combats de la nuit dernière... Relations influentes, éviter les complications diplomatiques...

On les laisse passer.

Autour du dispensaire, des gardes armés. Dans la cour, à l'ombre d'auvents en toile et de maigres arbres, des blessés : les « moins graves ». Tous des rebelles, car l'armée a son propre hôpital de campagne, installé dans l'église du village. Pas de Sébastien ici.

À l'intérieur, le personnel médical est dépassé. On ignore Blackburn, Pellagro et les deux militaires qui les suivent, ou on leur témoigne une hostilité ouverte. Le trop-plein de blessés graves déborde dans les corridors, sur les paliers, sur de minces matelas posés à même le sol. Des amputés, démembrés par les explosions de la nuit dernière. Des grands brûlés, effleurés par les lasers. Des mourants, l'abdomen criblé de balles.

Sébastien n'est pas de leur nombre.

Blackburn s'astreint à regarder chaque visage, comme hier midi sur les vidéos des archives de presse. Mais aujourd'hui ces visages lui retournent son regard, ils souffrent, ils craignent, ils haïssent, devinant par quelque sensibilité de victime qu'il est lui aussi un militaire.

Sébastien n'est pas là. Danielle Perrier l'aura-t-elle trouvé, parmi les prisonniers qu'on a parqués dans la cour d'une caserne et qu'elle devait, de son côté, tenter de visiter ? À moins que Sébastien ne soit au nombre des quelques rebelles qui se sont échappés, à l'aube, vers leur refuge des montagnes.

Lavilia a appelé « prémonitions » les visions claires et envahissantes qui l'ont mené dans ce bled ; mais ce que Blackburn éprouve en cet instant, c'est un pressentiment, intense et étouffant, tel un étau ; ou plutôt un moulage de plâtre trop étroit qui lui comprimerait le torse, la gorge, se resserrant à chaque minute sur des charnières inflexibles.

Dans le couloir encombré, une bousculade met en présence Blackburn et le médecin local, celui qui dirige le dispensaire et qui, depuis la nuit dernière, opère sans discontinuer. Il a des cernes jusqu'au milieu des joues et le bord des yeux d'un rose sanglant. Dans la salle d'examen hâtivement adaptée à la chirurgie, deux brancardiers soulèvent un corps inerte dans une couverture imbibée de sang.

— *Por favor...*

Pellagro, à qui toute cette enquête a donné un sentiment d'importance, répète une fois de plus la question de Blackburn. Le médecin leur jette au visage une réponse ponctuée d'une injure – c'est le seul mot que Blackburn reconnaît dans cette réplique peu amène.

— *¿Que dice?*

— Il dit d'aller voir au frigo.

— C'est tout ?

— Et de... faire votre choix... avant qu'on les jette tous à la fosse.

L'incessant brouhaha devient pour Blackburn une rumeur indistincte à mesure que les minutes passent : gémissements, appels, plaintes, consignes lancées par des voix surmenées, ordres des gardes, se confondent en un bourdonnement halluciné.

Une large porte fermée, quelques marches descendant vers la chambre froide ; de chaque côté de l'escalier, des corps empilés. Et l'odeur.

La porte de la glacière, en bois doublé de métal, est grande ouverte pour distribuer la fraîcheur de son unité réfrigérante, surchargée de givre. À l'intérieur, l'entassement est total, impitoyable. Certains cadavres, déposés là après être longtemps restés dans une autre position, montrent les lividités violettes de leur dos, ou de leur poitrine et de leur face.

Le revers de son veston devant le visage, Blackburn s'avance seul, Pellagro étant resté en retrait. Il pourrait rentrer chez lui dès maintenant, Blackburn, tant la certitude est forte : identifier le corps n'est plus qu'une formalité. Mais il doit s'infliger cette vision, il doit se l'infliger comme une flagellation, pour avoir laissé le garçon venir ici, pour n'être pas venu le chercher dès la première allusion à ses intentions, pour s'être contenté de lettres raisonnables et tolérantes où il le reconnaissait seul maître de ses décisions.

Personne ne l'aide. En cet instant il est seul dans ce bled, seul au centre d'un monceau de cadavres, et il doit les toucher, soulever des jambes rigides, des têtes déboîtées, repousser des torses dénudés, couleur de plomb.

Et là, cette tête bouclée sous un pied sale, ces cheveux châtain chargés de terre, de brindilles et de sang séché, ce profil dont l'autre face est sans doute noire déjà, c'est Sébastien, son Sébastien, malgré le rictus de la lèvre ouverte et de la mâchoire brisée, malgré l'œil vitreux qu'envahit la glaire, son Sébastien qui se laissait si peu aimer et qui se dérobe à jamais à l'étreinte de quiconque.



Blackburn crie. Il martèle comme un furieux le corps qui pèse sur celui de son aimé. Il sort mi-hurlant, mi-vociférant.

Dehors il se retrouve à l'arrière de la bâtisse et voit à quelque distance la fosse qu'achève de creuser une rétrocaveuse de l'armée, pour les morts de la nuit dernière. Il abreuve d'injures les soldats fossoyeurs.

En courant sans but, il se heurte au mur lézardé d'une maison proche, s'y meurtrit les poings dans un accès de rage.

Puis il se fourre les six dernières capsules bleues dans la bouche, plongeant la tête dans une auge d'eau tiède pour avaler d'un seul coup.



## **DANIEL SERNINE...**

... est né à Montréal en 1955. Après un baccalauréat en histoire et une maîtrise en bibliothéconomie, il publie en 1978 un premier recueil de nouvelles fantastiques, *les Contes de l'ombre*. Il récidivera plus de trente fois au cours des deux décennies qui suivront, proposant une œuvre riche et diversifiée qui s'adresse tant au public jeunesse qu'au public adulte. Appréciant également le fantastique et la science-fiction, il a respectivement inscrit dans ces genres deux cycles monumentaux : celui de « Neubourg et Granverger » et celui d'« Érymède ». Au fil des ans, Daniel Sernine a remporté de nombreux prix, dont le Prix de littérature jeunesse 1984 du Conseil des Arts du Canada et les Grands Prix 1992 et 1996 de la science-fiction et du fantastique québécois. Daniel Sernine est directeur littéraire de la collection « Jeunesse-Pop » chez Médiaspaul depuis 1983 et directeur de la revue *Lurelu* depuis 1991.

**CHRONOREG**  
est le vingt-neuvième titre publié  
par Les Éditions Alire inc.

Cette version numérique  
a été achevée en mai 2010  
pour le compte des éditions



Extrait de la publication





« UNE SÉRIEUSE TENTATIVE POUR ÉLEVER VERS DE NOUVEAUX SOMMETS LA SCIENCE-FICTION D'ACTION AU QUÉBEC. »

*The New York Review  
of Science Fiction*

## C H R O N O R E G

Hanté par la mort de Sébastien, survenue au moment où il le rejoignait à Comitan, au Mexique, Denis Blackburn se procure du *chronoreg*, une drogue qui, selon certains, permet de revenir dans le passé. Or, s'il revit effectivement certaines scènes récentes, il ne peut éviter la fin tragique de son ami.

De retour au pays, Blackburn, qui est officier du contre-espionnage, doit neutraliser le chef des « Irréguliers », un escadron rebelle qui peut changer le cours de la guerre opposant le Québec souverain à Terre-Neuve et au Canada.

Cette fois, c'est le passé qui rattrape Denis Blackburn : ce dernier connaît Aguirre, le chef des rebelles, et leur ancien lien d'amitié met sa mission en péril ! Usant de nouveau du *chronoreg*, Blackburn tente de changer le cours de la mission. Mais peut-on réellement modifier le passé ? Et si oui, à quel prix ?

*Chronoreg* : une histoire d'amour et de mort à couper le souffle, l'œuvre majeure de Daniel Sernine.

TEXTE INTÉGRAL



15,95 \$

9 782896 153466 Extrait de la publication 9,90 € TTC

